

# Lacan Quotidien



N° 880 – Vendredi 17 avril 2020 – 09 h 58 [GMT + 1] – [lacanquotidien.fr](http://lacanquotidien.fr)



## Du délire

EN AVANT

**Convoqué !** par Jean-Daniel Matet

**Aux confins** par Olivia Bellanco

# Convoqué !

par **Jean-Daniel Matet**

Convoqué : ça commence par l'énoncé de vos symptômes aux différents interlocuteurs du 15, appelé aussi le SAMU ; ils vous prennent de plus en plus au sérieux et vous convoquent en urgence dans le centre le plus proche. Tout bascule. Vous étiez un homme grippé, vous devenez un malade à risque, de mourir, de contagion, etc. Le souvenir est flou de ces premières heures, happé par la contingence et la matérialité des choses.

Trente six heures plus tard, l'état de ma santé est jugé alarmant et il m'est offert de rejoindre le service de réanimation performant qui vient d'ouvrir. Je n'hésite pas. Voulez-vous signer le protocole d'accès à des soins expérimentaux ? Hydroxychloroquine ? Oui, bien sûr ! Je veux juste m'en sortir et ce n'est pas l'appel de nuit à la personne de confiance, à trois heures, annonçant l'urgence d'une mise sous respirateur qui me rassure. Rien n'est susceptible de vous rassurer à cette heure-là de votre vie. Abandonné à l'Autre de la technique et de la science, à cette médecine, celle que je n'avais pas choisie, qui aujourd'hui déclenche non seulement les applaudissements de 20 heures pour les soignants, mais aussi l'admiration sans limite des médias. Nous n'avons jamais entendu un Premier ministre dire : « Je ne suis pas avocat, financier, Énarque... » ; mais est répété à longueur de discours : « Je ne suis pas médecin ». Je suis d'accord avec lui, cette médecine des bons élèves qui n'ont pas choisi la finance, qui ont conservé une part d'idéal du bien d'autrui, mérite notre considération et notre admiration.

Mais l'expérience est ailleurs. Vous êtes-vous jamais demandé comment nous vivions une telle expérience ? Des réponses techniques, il y en a certainement dans la littérature médicale. Que deviennent ces corps manipulés – retournés, m'a-t-on dit – pour permettre cette réanimation ?

J'avais été enlevé par des escrocs, me traînant d'un pays à l'autre, avec des échanges dans toutes les langues, pourrais-je comprendre en espagnol, en portugais ; mais il y avait aussi des langues asiatiques incompréhensibles. L'objectif s'affirmait finalement de me faire tourner un film. N'est-il pas temps en effet, à ce point de ma vie, de montrer ce que je savais faire dans un tel contexte ? Il fallait pour cela subir des transformations et résister à une sorte d'empoisonnement qui supposait un changement de mon sang avec des technologies toujours plus modernes. Les tentatives se faisaient avec du sang jaune, bleu et finalement incolore qui s'imposait.

Ce qui m'a frappé dès mon réveil – et que j'ai raconté à mes proches – est à quel point j'avais mobilisé un délire pour assumer la situation. Un délire au sens où il s'agit d'une néo-construction, qui n'est pas un rêve dont la signification reste à interpréter, mais une suite d'assertions, de traductions de signes. Pour le sujet psychotique, la confrontation à la réalité n'y change rien. J'ai eu la chance qu'il en soit autrement pour moi, me permettant de raconter cette tentative de préserver un corps en tant que lieu de son expérience psychique et subjective.

J'ai été au travail du délire pendant le temps d'un « débranchement » (curarisé pour permettre la respiration artificielle). N'était-ce pas un rêve et son travail freudien de l'inconscient ? Non, c'était une construction, solide, où les zones de perplexité tentent d'être comblées par des trognons de sens toujours inefficaces. Mais le délire tentait de se frayer un chemin chez ce sujet privé artificiellement d'un corps.

Je parle de délire car j'étais pris dans une histoire dont je tentais de résoudre les incohérences. Aucune structure de soin n'avait été accessible sur le sol français et je me retrouvais donc, du fait même de l'enlèvement initial, dans une contrée lointaine, île aux grandes capacités de soins ou même de transformation des corps, une sorte de Fondation de l'AP-HP à l'étranger soutenue par des fonds privés. Des ressorts (identifiés secondairement comme la tuyauterie qui accompagne les masques des respirateurs) envahissaient ma tête. La chose essentielle était de me demander comment j'allais rentrer à Paris, aussi éloigné par des conditions techniques. En avion, en bateau, en ambulance ? Personne ne me répondait et on me faisait comprendre que nous n'en étions pas là. Allais-je disparaître éloigné des miens ? Mais que faisaient-ils pour me sortir de là, tous ceux que je savais capables de solliciter les plus influents ? M'avaient-ils abandonné ? À d'autres moments, il suffisait d'attendre que l'Autre veuille bien me raccompagner. Moitié voyage culturel, moitié voyage d'affaires, tout était aussi fait pour me rendre la vie agréable jusqu'à me faire participer à des spectacles de théâtre d'un autre âge, avec de vieux acteurs réfugiés dans leur grande vieillesse dans ces contrées lointaines, à courir le cacheton et cherchant à distraire le touriste bizarre que j'étais – quelque chose comme Sacha Guitry dans un vieux théâtre de boulevard. Dans l'un, je devais jouer, l'autre était ennuyeux et pathétique. Tout cela était long, les spectacles, l'organisation des déplacements, etc. Aucune réponse ne venait sur mon retour à Paris.

Et puis vint une période où les infirmiers m'interrogèrent ; l'accoutrement des personnels soignants entérinait mon idée de me trouver à l'étranger (vêtements jetables, charlottes solidement nouées, gants d'une sorte de bleu Klein) – je n'avais jamais rencontré ces uniformes de circonstance pour faire face à la contagiosité du virus. « Où êtes-vous ? », me répétait-on. Je n'en savais rien. Cela ressemblait à l'hôpital de la Pitié, son architecture, ses bâtiments, mais cela ne pouvait être qu'un fac-similé à une aussi grande distance de Paris. Des lumières, des terrasses mobiles, comme des ponts de porte-avions, rendaient ces bâtiments hyper techniques bien différents de ce que m'inspirait cet hôpital parisien.

Je tentais de lire le logo sur le linge, sur le matériel : « Fondation *Oumany* (ou quelque chose d'approchant) – Assistance publique de Paris », invention qui imposait qu'il y avait un lien entre cet établissement et l'APHP. Mais il restait mystérieux. Et ces pendules, les pendules ELAMI (c'est leur marque), dont la grande aiguille était presque aussi courte que celle des heures, elle-même beaucoup plus contrastée, cela ne pouvait que correspondre à une coutume locale.

L'insistance des « soignants » à me localiser à la Pitié, alors que j'étais encore en cours de réveil, ne faisait que renforcer ma perplexité. Après coup, j'entrevois le niveau des signes que je tentais d'interpréter, malgré ma « déconnexion » : les odeurs – celles des produits de réanimation me semblaient très fortes et persistantes –, les bruits innombrables des machines et cette prise en charge des corps par ces personnes admirables qui assurent les soins les plus élémentaires comme les plus techniques. Incapable jusqu'au réveil de stabiliser une réponse à cette émergence de perplexité, j'ai eu clairement la conviction que ce délire m'avait permis de conserver une sorte d'unité psychique qui pouvait voler en éclat.



Au réveil, je me disais prêt à sauter sur mon vélo, comptant sur une perception imaginaire du corps, mais, en même temps, je n'étais plus que la réalité d'un corps éparpillé dans chacune de ses fonctions, incapable de la moindre coordination. Soulever la main ou le pied appartenait à l'exercice du cosmonaute sur une planète sans gravitation.

Renonçant à la nécessité du transport et reconnaissant enfin l'architecture de cet hôpital où ma formation étudiante s'était déroulée, les menaces s'apaisaient.

Un infirmier, qui enfin recueillait le témoignage de ma localisation, me proposa de regarder quelques images à la télévision et je découvris, trois semaines après le début de cet exil, une planète déshabillée, ses habitants confinés comme je ne pouvais l'imaginer.

---



## Aux confins

par Olivia Bellanco

Le réel écrase et met au pied du mur la médecine et ses sujets. Lacan évoque le savant qui, manipulant dans son laboratoire de puissantes bactéries, « résistantes à tout, que l'on ne pourrait plus arrêter » (1), se trouve traversé par l'angoisse que quelqu'un les sorte de leur lieu de culture. *A-culturées*, elles nettoieraient « peut-être la surface du globe de toutes ces choses merdeuses, en particulier humaines, qui l'habitent ». Ce serait alors « un triomphe » : « Cela voudrait dire que l'humanité serait vraiment arrivée à quelque chose – sa propre destruction par exemple [...]. Ce serait vraiment le signe que l'homme est capable de quelque chose. » (2) Lacan pointe que « la science n'a aucune espèce d'idée de ce qu'elle fait » et souligne qu'elle loge aussi en son centre un impossible, semblable à celui d'éduquer, de gouverner et d'analyser que Freud avait relevé (3). La psychanalyse se distingue néanmoins en ce qu'elle s'oriente précisément de « ce qui ne marche pas » (4), soit de ce que Lacan appelle le réel.

Ces propos sont à replacer dans le contexte de son *Discours aux catholiques* traduisant le triomphe non plus de la religion, mais d'un monde où Dieu est devenu la science qui se trouve entre des mains humaines.

Pas plus que Dieu ne nomme la bactérie (5), l'homme n'a commis le Covid-19. Néanmoins, l'innommable de la bactérie – que l'on pourrait étendre au virus –, trouant le champ des nominations, se transporte dans le corps de l'homme qui contribue à sa grande et malheureuse expansion. Là réside le point d'angoisse et d'horreur pour chacun. Le réel rattrape toujours l'homme, il a toujours un tour d'avance comme la tortue d'Achille. Il est notre inattendu et notre échec ; il est témoin et révélateur de ce que notre pensée rate, se dévoilant alors sous son aspect fondamental : une solution erronée du sujet en tant que corps parlant. Et paradoxalement, c'est en tant que *parlêtre*, parlant et aussi parlé, qu'il loge son seul recours, à savoir dans le signifiant.

Être un corps confiné fait écho d'un réel menaçant dans son quotidien ; le sujet s'en extirpe par le verbe du commencement, celui qui du cri s'articule, puis s'écrit, supposant sa lecture. Le corps confiné lit et écrit pour chercher ce qui du réel résonne en lui, dans le trou laissé par *lalangue* dans sa chair. Le corps du confiné vibre au creux de son propre *troumatisme* (6), constitué de la morsure du signifiant sur son être et qui se redouble de sa propre dimension mortelle dont se charge le langage.

L'étymologie du confiné situe le troumatisme en ses « confins », du latin *confinia* qui signifie « extrémités communes de deux territoires, voisinages » (7), au littoral de deux extrêmes, entre-deux de la jouissance et du signifiant, entre réel et symbolique (par l'entremise de l'imaginaire). L'une des façons de trouver un bord est d'y couper : faire du trou qui percute son corps, l'amenant aux confins, une marque que le sujet porte comme un fardeau ou comme un étendard. D'une façon ou d'une autre, cela le ramène vers le collectif d'un événement dans lequel tous les corps ont été saisis.

Pour certains, cela peut prendre une allure poétique ; équivoquer joue avec la limite infinie de ces deux territoires dans laquelle l'homme a toujours la possibilité de faire un pas de plus ou bien de se rendre compte non plus de l'infinité de son voisinage, mais de sa limite réelle, où il lui est impossible de faire un pas de plus – *ce qui ne marche pas*, avec Lacan, nous oriente. Les poètes, les poèmes, ont certainement quelque chose à nous dire, en ces confins.

---

1 : Lacan J., *Discours aux catholiques*, Paris, Seuil, 2005, p. 75.

2 : *Ibid.*

3 : Freud S., « L'analyse avec fin et l'analyse sans fin », *Résultats, Idées, Problèmes II*, Paris, Presses Universitaires de France, 1985, p. 263.

4 : Lacan J., *Discours aux catholiques, op. cit.*, p. 76.

5 : Cf. Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXIII, *Le sinthome*, Paris, Seuil, 2005, p. 13.

6 : Lacan J., *Le Séminaire*, livre XXI, « Les non-dupes errent », leçon du 19 février 1974, inédit.

7 : Wiktionnaire



*Lacan Quotidien, « La parrhesia en acte », est une production de Navarin éditeur*

1, avenue de l'Observatoire, Paris 6<sup>e</sup> – Siège : 1, rue Huysmans, Paris 6<sup>e</sup> – [navarinediteur@gmail.com](mailto:navarinediteur@gmail.com)

*Directrice, éditrice responsable* : Eve Miller-Rose ([eve.navarin@gmail.com](mailto:eve.navarin@gmail.com)).

*Éditorialistes* : Christiane Alberti, Pierre-Gilles Guéguen, Anaëlle Lebovits-Quenehen.

*Maquettiste* : Luc Garcia.

*Relectures* : Sylvie Goumet, Michèle Rivoire, Pascale Simonet, Anne Weinstein.

*Électronicien* : Nicolas Rose.

*Secrétariat* : Nathalie Marchaison.

*Secrétaire générale* : Carole Dewambrechies-La Sagna.

*Comité exécutif* : Jacques-Alain Miller, président ; Eve Miller-Rose.

**pour accéder au site [LacanQuotidien.fr](http://LacanQuotidien.fr) CLIQUEZ ICI**